{BnF Gallica

Le Temps

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

I. Le Temps. 1913-10-10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

La Vie à Paris

De l'Italie et de l'Espagne, à propos du voyage de M. Poincaré et du centenaire de Verdi. — Un Italien ami de la France. — Le « Conflit des deux Italie ». — La jeune Espagne. — Le livre de Théophile Gautier. — Un vaudeville d'autrefois. — Les aspirations d'aujourd'hui.

Je ne vois pas qu'on ait beaucoup parlé du centenaire de Verdi. Je crois que l'Italie s'en préoccupe fort et j'en causais hier avec le plus parisien et le plus charmant des Italiens amis de la France. Verdi, qui a connu la plus éclatante, la plus fiévreuse des popularités, est peut-être un peu délaissé, comme tant d'autres. Qu'en doivent penser les *futuristes?* Je n'en crois rien. Tous ceux qui, comme moi, ont eu leur jeunesse bercée par sa musique — sanglots de la *Traviata*, lamentos de *Il Trovatore* — ne sauraient d'ailleurs l'oublier, et le maître eut cette gloire d'incarner les aspirations, les rêves d'indépendance, les douleurs de sa patrie. Je me souviens d'un de ces mélodrames d'actualité qu'avait fait naître la campagne d'Italie. On y voyait sur une place publique de Milan les passants surveillés et molestés par les sbires de l'Autriche. Femmes, enfants, vieillards se pressaient, attristés, sur la piazza du Dôme. A un moment donné, de toute cette foule opprimée sortait, comme une protestation et une adjuration à la fois, le *Miserere* du *Trouvère*. Une clameur s'élevait qui répétait la plainte du condamné :

C'est trop longtemps souffrir...

Et l'effet était poignant, irrésistible, de cet air d'opéra transporté, comme un moyen de drame et un élément d'émotion patriotique, sur la scène de la Porte-Saint-Martin.

Verdi n'a jamais vu ce tableau. Il en eût été touché. Mais il avait entendu son nom acclamé comme la vivante idée de l'Italie aspirant à la liberté. Nulle existence ne fut plus honorée et plus heureuse. Et jamais homme ne fut plus simple. « Je suis un paysan », disait-il volontiers, sans aucune fausse modestie, à ceux qui lui parlaient de son génie. Il s'inquiétait surtout de ses récoltes, du blé qui mûrissait là-bas, un jour que je m'entretenais avec lui de ses projets. C'était par là aussi que le peuple l'aimait. Son chapeau de feutre était aussi familier à la foule que le chapeau de Frédéric Mistral.

J'ajoute que cet Italien du *Risorgimento* aimait profondément la France. L'artiste chez lui s'était, avec les années, senti influencé par la musique allemande, secoué et comme poussé par Richard Wagner. On connaît le joli mot de la princesse de Metternich : « A la fin de sa vie il a mis de la choucroute dans son macaroni. » Mais sa reconnaissance et son affection pour notre pays ne s'étaient jamais démenties. Sardou me parlait d'une correspondance privée de G. Verdi au moment de la guerre (quelle guerre? Pour nous, c'est, avec une majuscule indélibile, la Guerre). L'émotion, la tristesse, la colère de Verdi étaient, paraît-il, irrésistibles dans ces lettres qui doivent être conservées quelque part et qu'on pourrait publier, je pense. Tandis que d'autres étrangers, artistes ou savants, se montraient si profondément ingrats, l'auteur de la *Traviata* et de *Rigoletto* restait fidèle.

La protestation des Flamands dans *Don Carlos* se retrouvait, devenue littéraire, dans ces confidences.

Voilà bien pourquoi je voudrais qu'on saluât la mémoire du maître au moment de son, ou de *sa* centenaire (on disait *une* centenaire autrefois). Il fut de ces Italiens qui croient à la fraternité des races latines. M. Perez Galdos, en Espagne, est de ceux qui, eux aussi, célébrant le génie latin, rêvent une fraternité intellectuelle — et matérielle — entre des peuples faits pour se donner la main. Il a écrit, à propos du voyage de M. Poincaré, une page décisive. Et le fait est d'autant plus significatif que Perez Galdos est l'auteur très populaire de romans nationaux où il exalte tout naturellement la résistance acharnée du peuple espagnol à l'invasion française. Ce qu'Erckmann et Chatrian ont fait pour leur coin de terre, Perez Galdos l'a fait pour son pays. Il y a dans tel de ses romans un portrait de Napoléon à Chamartin, devant Madrid, inoubliable, un Napoléon abritant derrière des lunettes ses yeux rendus malades par la neige du Guadarrama.

Et Perez Galdos salue, au nom de la littérature espagnole, le président de la République française. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a signalé l'influence de l'Espagne et de son âme sur les écrivains français, sur notre théâtre en particulier. Le *Cid*, si français, est d'inspiration espagnole. Victor Hugo a emporté dans sa mémoire ses visions d'enfant et les a fait passer dans son œuvre. Le cor d'*Hernani*, c'est le cor de Roland et l'appel au devoir; *Ruy Blas* est le rêve ardent du peuple espagnol vers une Espagne régénérée, rajeunie.

— Vous êtes un génie castillan, répétait (je l'ai dit) Emilio Castelar au grand poète français qui s'en défendait un peu, mais que flattait, au fond du cœur, le compliment.

Car nous aimons le pays des chevauchées et de l'épopée de don Quichotte. Et nous sommes un peu — et nous avons été trop souvent — un peuple de dons Quichottes. Que de moulins à vent ont bridé nos ailes?

M. Perez Galdos, dont la Porte-Saint-Martin joua l'*Elektra*, avait écrit en français un drame un peu bien romantique intitulé l'*Ancêtre* où quelque grand acteur eût trouvé l'occasion d'un succès personnel. M. Paul Hervieu donne à Madrid, nous dit-on, la primeur d'une de ses œuvres jouée par cette Mme Maria Guerrero qui nous a charmés dans les pièces de Zorrilla. On dirait qu'il y a là comme un libre échange de nobles pensées. Et en effet c'est un libre échange d'amitié que ce voyage du représentant d'un pays fêté par une nation et par son roi.

Ce sont les discours de « là-bas » qu'on lit aujourd'hui plus volontiers que les faits-divers de notre vie parisienne, et la curiosité publique franchit aussi les Pyrénées. Il ne se passe rien dans notre Paris; on rentre. On se retrouve après la saison finie. On s'étudie, on se dévisage. On est un peu plus gras, ou un peu plus maigre. On maudit l'été parce qu'il est passé, on ne sourit pas à l'automne parce qu'il semble maussade. Au total, on n'est content de rien. Je serais tenté de croire que l'homme est fait pour errer, s'agiter, voir du nouveau, voyager. En cela le voyage d'Espagne est symbolique. M. Grévy ne croyait qu'au pouvoir du coin du feu.

— Que voulez-vous que j'aille en Belgique ou que le roi des Belges vienne à Paris? disait-il à Antonin Proust qui lui parlait d'une représentation solennelle d'Ernest Reyer, à Bruxelles ou à Paris. Pensez-vous sérieusement que que les rois aiment la République?

— Mais la reine des Belges a manifesté à moi-même le désir d'écouter l'œuvre du maître à l'Opéra de Paris.

— Pure politesse. Elle préfère, n'en doutez pas, sa loge habituelle du théâtre de la Monnaie.

En somme, M. Grévy ne souhaitait ni les démonstrations ni les dérangements. Le chacun chez soi lui semblait une doctrine.

Depuis le partisan du foyer à l'Elysée, les présidents ont prouvé qu'il était utile de faire entendre hors des frontières des paroles françaises, et plus d'un souverain est venu et même revenu en terre républicaine. Et le rôle de la France s'en est trouvé plus important et plus digne de la nation.

Voilà bien pourquoi les discours sont lus, les gestes attendus. *Cosas de España*, disait le proverbe un peu ironique. Les « choses d'Espagne » aujourd'hui sont plus sérieuses. Il s'agit d'une entente amicale, et je me rappelle les applaudissements du roi d'Espagne lorsqu'au gala de la Comédie-Française un des personnages des *Romanesques*, de Rostand, Bergamin (le pauvre Leloir), s'écriait gaiement :

Les haines finiront toujours en hyménées.
La paix est faite.
(montrant le mur)
Il n'y a plus de Pyrénées!

Et dans son avant-scène l'on entendit le roi murmurer :

— C'est bien vrai!

Aujourd'hui c'est « plus vrai » encore, et le télégraphe nous le prouve.

Mais il ne faudrait pas croire que l'Espagne reste immuable dans son pittoresque et son charme de romance. Les peuples évoluent. Un très intéressant article de la *Revue des revues* nous avertissait l'autre jour que l'Italie est un peu lasse et, disons-le, un peu irritée de se voir condamnée par nos littérateurs à n'être que l'admirable décor des amours neurasthéniques. Elle est fatiguée de ces peintures des morbitesses de Venise ou des tarentelles de Naples. Santa Lucia a disparu avec ses chansons et ses haillons. Il y a longtemps que l'Italie n'est plus la terre des ruines et des morts.

— Nous ne sommes pas un musée, nous sommes un peuple, me disait un poète romain.

Il en est de même de l'Espagne. Le temps est loin où l'on pouvait juger ainsi *Tra los montes* (un chef-d'œuvre) : « Théophile Gautier a tout vu en Espagne, excepté les habitants. Il n'y avait probablement pas d'Espagnols en Espagne. » C'était Mme de Girardin qui plaisantait ainsi. L'Espagne des toreros, des fandangos, des sérénades, des coups d'éventail et des coups de couteau est aussi abolie que l'Italie des lazzaroni. Pour les romanciers c'est un malheur. Pour la vie de la nation c'est le salut. Il y a aussi comme un symbole dans la retraite de ce Bombita, qui renonce, jeune encore, à tuer des taureaux et se fait matador honoraire. L'Espagne se transforme. L'Espagne n'est déjà plus celle de *Carmen*.

Théophile Gautier, comme Mérimée, l'adorait, cette Espagne romantique. Il s'en divertit aussi dans un vaudeville après lui avoir consacré un maître livre. Ce n'est pas Edgar Quinet, l'auteur de *Mes vacances en Espagne*, plus historien que touriste (il est cependant *aficionado* aussi comme Gautier), qui se fût permis cette plaisanterie. Mais Gautier, le maître styliste, après s'être donné le plaisir d'écrire un mélodrame avec Noël Parfait, se passait la fantaisie d'improviser un vaudeville avec Paul Siraudin. Un vaudeville! Qu'en eût dit Catulle Mendès s'il eût alors tenu la plume du critique? *Tra los montes* devenait une farce et Théophile Gautier raillait lui-même cette couleur locale qu'il étalait d'ordinaire sur sa palette de maître. Il se divertissait avec les aventures du comique Hyacinthe allant chercher en Espagne l'Espagnole idéale, comme les saint-simoniens cherchaient en Egypte la femme libre, et trouvant une grisette de Paris travestie en manola.

— Je vous emmène à Paris! Je veux vous faire connaître Paris!

— Mais je le connais!

— Comment?

— Je suis Parisienne, et de la rue Vivienne, où j'ai été modiste. Je suis venue en Espagne, j'ai fait des bonnets et des chapeaux pour toutes les dames de la cour...

— Mais pourquoi vous êtes-vous intéressée à moi pendant ces trois actes?

— Parce que je n'ai pas oublié que quand j'étais petite fille vous me louiez gratis des romans de Paul de Kock, et j'ai la mémoire du cœur et des romans.

C'était Alice Ozy qui jouait cette grisette hispano-parisienne, et le public des Variétés se divertissait à cette intrigue peu compliquée. Mais parmi le public, le spectateur (car il allait voir la pièce) qui se divertissait le plus, c'était Théophile Gautier lui-même. Comment, étant critique dramatique, trouva-t-il le moyen de parler de ce fantaisiste *Voyage en Espagne?* Peut-être n'en parla-t-il point. Le volume qui contient ses feuilletons est muet sur ce vaudeville à la date d'octobre 1843. Je viens de le feuilleter. Théophile Gautier y parle avec éloquence d'une pièce du cirque Olympique, *Don Quichotte et Sancho Pança*, mais du *Voyage en Espagne* il ne dit mot. Il y a même dans cet article sur les héros de Cervantès, une page délicieuse sur l'âne espagnol comparé à l'âne turc. « L'âne espagnol mériterait d'être peint par Decamps, à côté de l'âne turc. Quelle belle étude philosophique cela ferait! Dans l'oreille baissée et l'œil morne de l'âne turc on reconnaît l'âne fataliste, résigné à mourir sous le bâton si c'est écrit, de même que son maître est résigné au yatagan et au lacet. Dans le regard honnête, mais assuré, de l'âne espagnol, on comprend l'animal qui a le sentiment de son importance et de sa dignité, et qui use quelquefois du libre arbitre. »

Il ne faut pas rouvrir certains livres, si l'on veut être maître de son temps; on est immédiatement porté à tout relire quand on a trouvé la page cherchée. Après le feuilleton j'ai repris le vaudeville, et je me suis très bien figuré Gautier s'amusant de cet autre don Quichotte parisien, le propriétaire d'un cabinet de lecture lancé dans les « choses d'Espagne ».

Théophile Gautier jette à plaisir çà et là aux yeux du public de sa poudre d'or durant les trois actes du vaudeville. J'imagine que la belle Alice Ozy devait être charmante en chantant les couplets de la manola, drapée dans le châle à grandes fleurs colorées de la belle Otero :

Un jupon serré sur les hanches,
Un peigne énorme à son chignon,
Jambe nerveuse et pied mignon,
Œil de feu, teint pâle et dents blanches.
Alza, ola!
Voilà
La véritable Manola.

Chanter, danser aux castagnettes
Et dans les courses de taureaux,
Juger les coups des toreros,
Tout en fumant des cigarettes.
Alza, olà!
Voilà
La véritable Manola.
Oui, voilà
La véritable Manola.

Eh bien, voilà, paraît-il, ce que la jeune Espagne répudie. Ce sont ces séguédilles et cette Espagne de guitareros. Elle aussi veut vivre de la vie moderne. Le pittoresque ne lui déplaît pas, mais le progrès l'emporte. Elle a ses écrivains qui lui assurent une renaissance littéraire. Pereda, Blasco Ibañez, hier Mme Pardo Bazan, et je trouve dans un roman d'un « jeune », le *Démon de la volupté*, une étrange preuve de l'influence de notre littérature sur les générations nouvelles.

Pour séduire, troubler, griser une femme honnête qu'il aime, un don Juan d'au delà des monts ne lui murmure-t-il point aux oreilles des phrases de nos romans français? C'est le roman français qui sert d'éther ou d'opium à cet amoureux. Il en sert des pages brûlantes, comme on verse goutte à goutte le poison aux éthéromanes. Et sur le bord du gouffre la femme écoute et se laisse entraîner.

Le « vivre sa vie » des drames scandinaves devient pour le romancier espagnol un moyen — comme on dit au Palais — puisé dans nos romans passionnels. Ce n'est pas là, certes, ce dont il faut trop nous vanter.

Comme partout, le décor du passé s'enfonce comme une décoration de théâtre et des aspirations nouvelles, de nouvelles ambitions entraînent les générations avides du combat pour la vie. L'article dont je parlais tout à l'heure à propos de l'Italie a pour titre le *Conflit des deux Italies*, et l'auteur, M. d'Albola, nous assure qu'il y a « une rébellion de l'Italie intellectuelle contre ses visiteurs et admirateurs classiques » et comme un défi jeté « aux vieilles formules ».

« La jeune génération, dit-il, s'insurge contre le culte mal entendu de l'antiquité et contre la conception romantique qui sévit encore. »

La jeune Italie demande qu'on remise au magasin d'accessoires les images usées d'une Italie disparue. La jeune Espagne, elle aussi, réclame qu'on laisse dans les bibliothèques les voyages pittoresques des conteurs romantiques. Théophile Gautier serait fort étonné s'il refaisait aujourd'hui sa « tournée » pittoresque. Il verrait surtout en Espagne ce qu'on y voit aujourd'hui : le président de la République, — des Espagnols, — et Mme de Girardin ne lui reprocherait plus d'avoir sacrifié les habitants aux musées, les vivants aux paysages, les êtres aux sierras. Goya est un admirable maître. Mais la vie est un incomparable spectacle.

Ainsi va le monde, et nous assistons un peu partout à une sorte d'éveil, à une fièvre d'action, à une manifestation trop souvent sanglante et brutale d'énergie. Adieu le pittoresque! Il faut en prendre son parti et regarder le machiniste invisible changer le décor. Tout se transforme. Mais aussi il est doux parfois de s'arrêter devant quelque ruine évoquant un souvenir et d'interroger quelque vieillard nous parlant d'autrefois. Autrefois avait son charme. Aujourd'hui a sa toute-puissance. Il n'y a plus d'obstacles, il n'y a plus de Pyrénées, ni pour les automobiles ni pour les aéroplanes. Saluons ce monde nouveau. D'autant plus qu'on ne peut arrêter les poussées et les légitimes désirs. Et puis — qui sait? — les autos, les dirigeables, les rois de l'air et de la terre sembleront peut-être aussi, comme les alcazars chantés par Victor Hugo et par Gautier, avoir leur attrait, leur charme, leur « couleur locale ». Tout est possible.

— Avez-vous jamais constaté la poésie et la beauté d'un gazomètre? me disait hier un peintre. Je ne sais rien d'aussi superbe que, dans la campagne romaine, le tombeau de Cecilia Metella.

Et voilà comment chacun trouve comme il lui plaît cette chose exquise : « le pittoresque » — que Mercier rencontrait jusque dans une vieille rue de Paris.

JULES CLARETIE.

NOUVELLES DU JOUR

M. Klotz dans la Somme

M. Klotz, ministre de l'intérieur, qui prend actuellement quelques jours de repos à Ayencourt-le-Monchel, a suivi la tournée du conseil de revision et visité les établissements hospitaliers de sa circonscription, notamment l'hôpital de Montdidier, où il a été reçu par la municipalité et la commission administrative.

Le ministre a inspecté tous les services et a laissé en partant une somme de 200 francs pour améliorer l'ordinaire des malades.

A l'issue des opérations de revision qui ont eu lieu à Rosières, le ministre de l'intérieur, qui est en même temps conseiller général du canton, a réuni les conscrits et les a félicités de leur patriotisme et de la gaieté avec laquelle ils acceptent les charges que leur impose la nouvelle loi militaire.

Il a été vigoureusement acclamé aux cris unanimes de : «Vive Klotz! Vivent les trois ans! » qui ont redoublé lorsque M. Klotz a rappelé aux conscrits que leurs pères avaient fait trois ans de service militaire, que les jeunes gens de la classe 1913 étaient tous appelés, sans aucune dispense, à accomplir la même durée de service, et qu'ils seront rendus à la vie civile au même âge que sous l'empire de la loi de deux ans.

Avant le congrès du parti radical

Un manifeste du parti républicain démocratique

Le parti républicain démocratique a été mis en cause, à plusieurs reprises, par quelques-unes des personnalités radicales qui ont fait connaître leurs opinions sur le congrès de Pau.

Le *Bulletin officiel du parti républicain démocratique*, dans un manifeste qu'il a publié, examine à son tour la situation politique telle qu'elle paraît se dégager des déclarations faites par certains chefs du parti radical, notamment par M. Combes. Il constate d'abord que ces chefs « ne sont point d'accord sur des points essentiels de doctrine et de tactique surtout », et qu'ils cessent de s'entendre « dès qu'il s'agit de prévoir le programme et de se prononcer sur les alliances à conclure ». Iront-ils jusqu'à se rallier au programme sommaire arrêté par M. Augagneur et qui comprend trois points : guerre à la loi de trois ans; monopole de l'enseignement; impôt global et progressif sur le revenu avec déclaration obligatoire et contrôlée? Contracteront-ils alliance avec le parti socialiste révolutionnaire « même au prix des conditions honteuses imposées par MM. Jaurès et Gustave Hervé », et mettra-t-on hors la majorité républicaine les groupements non radicaux socialistes?

M. Combes les y engage.

Que M. Combes et ses amis, déclare le parti républicain démocratique, excluent de leur parti les républicains et les radicaux démocrates, c'est leur droit et nous n'élevons aucune protestation contre une délimitation de frontières qui nous met très à l'aise. Qu'il leur plaise de s'humilier jusqu'à contracter alliance et à lier partie avec les révolutionnaires, impuissants et malfaisants, du socialisme et du syndicalisme, que nous considérons, nous, comme les pires ennemis des travailleurs, de la démocratie et de la République, c'est leur affaire. Mais qu'ils aient la prétention de délimiter aussi les frontières de la République, d'ouvrir ou de fermer ses portes à leur gré, de décréter que tels représentants du peuple, aussi républicains qu'eux, sont exclus de la majorité républicaine, c'est là une absurdité, un véritable acte de folie.

Les vrais républicains ont une autre conception de leurs devoirs envers la République; ils ont d'elle, de sa puissance et de sa générosité, une idée plus haute; ils ne consentiront jamais à l'enfermer dans un cercle étroit d'égoïsme, d'ambitions et d'appétits. Elle est, pour eux, une doctrine qui s'offre à toutes les adhésions; un principe que tous peuvent accepter librement; une autorité à laquelle tous peuvent se soumettre.

De quel droit un groupement républicain, si important qu'il soit, s'érigerait-il en tribunal infaillible, juge en dernier ressort de l'orthodoxie des autres, et prononçant, selon ses caprices, contre ces derniers, devenus suspects, des sentences d'excommunication? Ni les chefs du parti radical et radical socialiste, ni ses fédérations, ni ses congrès n'ont qualité pour imposer au pays républicain une telle juridiction, aussi ridicule qu'odieuse.

En ce qui le concerne le parti républicain démocratique répondra à l'exclusion dont on le menace « par un appel plus énergique que jamais à l'union de tous les républicains sans exception » :

La rue de Valois se ferme à des républicains avérés; la rue de La Rochefoucauld s'ouvre à ces républicains-là à tous les républicains, et aussi à tous les radicaux que révolte l'intolérance de leur parti et qui se refusent à figurer devant les électeurs en compagnie des chefs du socialisme, désorganisateur et exploiteur du pays. Etre radical, cela ne peut avoir d'autre sens que celui d'être républicain jusqu'à la racine, dans le secret de sa conscience comme dans ses actes, et à ce compte les vrais républicains démocrates ne le cèdent en rien aux radicaux les plus sincères.

Laissons de côté les épithètes dont la signification est variable, et allons au fond des choses. A l'heure présente, et en dehors des partis nettement définis de réaction et de révolution, les républicains ont le choix entre deux politiques : la politique radicale socialiste et la politique démocratique. La première, rendue suspecte de démagogie par son alliance avec les éléments révolutionnaires, trop préoccupée des questions de personnes, confinée dans des dogmes absolus et dans des pratiques d'exclusion, dont l'intransigeance répugne à la masse de la nation, paraît impuissante à conduire sûrement le pays vers l'idéal républicain d'ordre, de désintéressement de réformes profondes et étudiées, de justice égale pour tous et de véritable fraternité. L'autre, la politique démocratique, fidèle aux traditions du parti républicain, inflexible sur les principes, indépendante de toute ingérence confessionnelle, mais respectant les droits de tous, généreuse et tolérante pour tous, poursuit de toute son énergie patiente la réalisation de cet idéal de bonté et de liberté, que l'immortelle Déclaration des droits de l'homme a si admirablement tracé. Elle ne veut connaître ni les haines, ni les privilèges de classes, mais ses prédilections vont aux malheureux et aux faibles. Plaçant la patrie au-dessus de tout, elle ne s'inspire que des intérêts généraux du pays et elle estime que la concorde nationale et la paix sociale sont le but suprême et seraient l'apogée de l'œuvre de la République.

C'est entre ces deux politiques que la France se prononcera en 1914. Nous croyons fermement qu'elle acclamera, de préférence à toute autre, la politique démocratique, qui est celle dont nous continuerons à être les défenseurs obstinés.

Au comité exécutif

Le comité exécutif du parti radical et radical socialiste a tenu hier sa dernière séance avant le congrès de Pau, sous la présidence de M. Ch. Debierre, sénateur, vice-président.

M. J.-L. Bonnet, président de la Fédération de la Seine, a fait approuver en principe le rapport qu'il présenta sur l'organisation et la discipline dans le parti. Ce rapport tend à obtenir l'unité du parti radical au Parlement en décidant qu'à l'avenir tous les élus radicaux inscrits au comité de la rue de Valois formeront un groupe unique tant à la Chambre des députés qu'au Sénat.

Au nom du bureau, M. Livet a indiqué plusieurs propositions qui seraient soumises aux commissions compétentes du congrès.

Afin de donner plus d'autorité aux investitures qui seront accordées aux candidats dans la campagne électorale prochaine, il sera adjoint au bureau une commission d'organisation des groupes unifiés de la Chambre et du Sénat et des personnalités les plus éminentes du parti.

Le comité s'est préoccupé de préparer sa réponse aux militants qui demanderont au congrès de Pau d'exclure immédiatement les ministres radicaux du cabinet Barthou. Un tel geste serait une manière de coup d'Etat. Le règlement s'y oppose. Mais pour l'avenir, afin de permettre des exclusions rapides, le comité propose une addition au règlement du parti imposant aux élus parlementaires le devoir strict de refuser leur confiance et leur collaboration à tout cabinet qui ne gouvernerait pas exclusivement avec les groupes de gauche à l'exclusion de tout concours des groupes réactionnaires et du groupe progressiste.

Enfin les bases furent jetées d'un programme de réalisations immédiates qui serait le tremplin de la prochaine campagne électorale. Il comportera principalement les articles suivants :

Défense laïque (adoption du projet Buisson).

L'impôt personnel global et progressif sur le revenu.

Le retour à la loi de deux ans dans la mesure compatible avec les nécessités de la défense nationale.

La revision de notre législation sociale dans le sens des assurances d'Etat.

La substitution des régies intéressées aux monopoles privés et aux concessions privilégiées.

Après discussion, il a été décidé que ce programme serait proposé à l'adhésion du congrès.

Conseils généraux

HÉRAULT. — Le conseil général a émis le vœu que le ministre de la guerre donne les instructions nécessaires pour que les agents de répression des fraudes, notamment les agents syndicaux, puissent effectuer, sans obstacle, des prélèvements sur les vins et toutes les denrées vendues par les cantines.

Au conseil municipal de Toulon

Le *Temps* a signalé les incidents qui se sont produits à plusieurs reprises au conseil municipal de Toulon, une minorité de 14 socialistes unifiés y entrenant l'obstruction pour tâcher d'empêcher les délibérations de l'assemblée. La majorité, nettement anticollectiviste, a toujours résisté à ces efforts d'obstruction. La minorité unifiée, renonçant à une opposition qui durait depuis seize mois, a décidé, hier, de démissionner. Comme il y a eu récemment un décès au sein du conseil, les électeurs de Toulon seront sous peu appelés à pourvoir à la vacance de quinze sièges. Ajoutons que ce sera la première fois que pour un scrutin municipal, la nouvelle loi relative à l'isoloir se trouvera appliquée dans une grande ville.

MOUVEMENT SOCIAL

Au conseil de discipline des P. T. T.

Le conseil de discipline des P. T. T. s'est réuni aujourd'hui, rue de Grenelle. La séance a été exclusivement consacrée à l'examen d'un certain nombre d'affaires disciplinaires. C'est seulement dans une prochaine réunion, qui aura lieu, vraisemblablement, samedi prochain, que le conseil examinera le cas des demoiselles du téléphone qui par de coupables complaisances, favorisèrent, comme nous l'avons raconté, les opérations commerciales d'un courtier de la Bourse de commerce au détriment de ses concurrents.

AU JOUR LE JOUR

Les grandes routes du monde

Le Portugal et l'Espagne ont eu la gloire, il y a quatre cents ans, d'ouvrir les grandes routes des mers. Barthélemy Diaz, qui franchit le premier le cap de Bonne-Espérance; Cristophe Colomb, Vasco de Gama, Magellan demeureront à jamais immortels. Ils ont dessiné les premiers, sur le globe, les chemins que les hommes ont depuis tant de fois suivis. Cette œuvre du moyen âge et de la Renaissance la France peut la recommencer aujourd'hui. Les voies maritimes sont destinées à être un jour partiellement abandonnées. Avant un siècle, l'Egypte, les Indes, la Chine, l'Australie, le Cap seront à quelques battements d'ailes de Paris; les nautonniers aériens auront remplacés les navigateurs de jadis. Quelle gloire, si les hommes pouvaient alors se dire que ces nouvelles routes du monde, ce fut la France qui, au début du vingtième siècle, les ouvrit à coups d'audace et au prix des dangers inhérents à toutes les premières entreprises!

C'est dans ce but que l'on s'efforça, il y a trois ans, de tracer une première voie, celle qui traversera, de Colomb-Béchar à Tombouctou, le Sahara.

Deux escadrilles furent envoyées par le ministère de la guerre, l'une à Biskra, l'autre à Dakar, toutes deux chargées d'attaquer le désert saharien. Les chefs de poste du sud algérien et du Sahara, à la suite d'observations méticuleuses et prolongées, déterminèrent les facilités d'orientation, de ravitaillement et d'atterrissage; 27 jours par mois la vitesse du vent est inférieure à 3 mètres par seconde. Si la traversée du Sahara n'est pas aujourd'hui une chose accomplie, la faute en incombe aux hommes qui ont manqué d'esprit d'entreprise et non pas à l'aviation. Cette traversée n'est qu'un jeu. Elle demande quatre mois par caravane. Un avion peut l'effectuer en deux jours. Que le ministre de la guerre transporte l'escadrille algérienne de Biskra à Colomb-Béchar avec mission d'atteindre au plus tôt le Niger — la route de Tombouctou sera ouverte avant six mois.

M. Etienne parachèvera ainsi en 1914 l'œuvre qu'il a si énergiquement amorcée en 1910.

Depuis quelques mois deux autres routes : Paris-le Caire, Paris-golfe Persique retiennent l'attention.

Les itinéraires de Paris-le Caire et de Paris-Bagdad sont fixés, les escales prévues, les moyens de ravitaillement, de communication, de correspondance assurés. L'itinéraire de Paris au Caire est : Paris, Constantinople, Konia, Alep, Jérusalem, Gaza, Port-Saïd; l'itinéraire de Paris au golfe Persique : Paris, Constantinople, Alep, Meskéné-Ed, Deir, Aneh, Hit, Felloudja, Bagdad-Bassora. Les populations de toutes ces régions sont prévenues par nos soins. Nos aviateurs peuvent partir. En deux étapes ils franchiront, s'ils le veulent, la distance qui sépare la Méditerranée du golfe Persique, distance qui demande plus d'un mois, aujourd'hui, pour être couverte par les caravanes.

D'ailleurs, le raid Paris-le Caire va être tenté par M. Daucourt, accompagné de M. Roux, comme passager.

L'essence et l'huile ont pris pour l'Asie-Mineure le paquebot du 2 octobre. M. Colomiers, consul général de France à Smyrne, M. Couget, consul général de France à Beirouth, M. de Reffye, consul de France à Alexandrie, ont pris les dispositions utiles pour assurer le passage asiatique. M. Chenut, directeur de la régie des chemins de fer ottomans, a bien voulu se charger de tous les transports et ravitaillements d'Alep à Jaffa.

Les difficultés du parcours sont considérables. De Belgrade à Constantinople le trajet est dur. Entre l'Anatolie et la Syrie, les monts Taurus atteignent une hauteur de quatre mille mètres. Ils devront être traversés. Aucune aide à attendre de personne, au point de vue mécanique, de Constantinople à Port-Saïd. Rien d'aussi périlleux ni d'aussi hardi n'a encore été tenté. La réussite est incertaine. La grandeur de l'entreprise n'en est que plus émouvante.

Les vœux de tous les hommes accompagneront le frêle esquif qui va partir. Il va jouer une fois de plus, avec ses passagers, la partie inégale que l'humanité propose sans répit au destin — partie souvent perdue, mais toujours à la fin remportée par l'application et la persévérance dans l'audace.

RENÉ QUINTON.

Tout-Paris magazine

Encore un magazine? dira-t-on. Mais c'est que celui-ci ne ressemble pas aux autres. Que Boylesve, que Caillavet, Gabriel Mourey, Henriot, Robert de Flers, Nozière, André Salmon, A. de Fouquières, et tous les auteurs aimés du public en soient les collaborateurs, que Fabiano, Capiello, Lucien Laforge, de Losques et bien d'autres artistes lui donnent le concours de leur plume et de leur crayon, que par conséquent le texte et les illustrations en soient brillants et originaux, le papier et la typographie luxueux, c'est déjà quelque chose, et pourtant ce n'est encore rien : il y a l'idée, il y a la nouveauté et pour ainsi dire l'opulence de la conception.

C'est une chose étrange qu'il n'y ait plus guère qu'à l'étranger qu'on sache encore que « magazine » veut dire « magasin », qu'une revue qui porte ce nom et veut en être digne doit être un miroir — aussi orné, aussi élégant que possible, mais enfin d'abord un miroir — reflétant tout ce qui est, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit, partout, dans tous les ordres et dans tous les sens. Il ne suffit pas de reproduire des illustrations, des photographies livrées par les agences, d'accrocher à un fond quelconque une actualité qui tire l'œil, tandis que ce fond reste composé au petit bonheur. Il faut être complet. C'est ce que nos voisins savent être. Et c'est ce que sera, ce qu'est déjà le magazine de M. de Tolédo. Médecin, docteur en droit, homme de lettres, ayant jeté ses regards partout et curieux de tout, il a fait une revue pour ses curiosités, qui sont universelles, et pour toutes les catégories du public, qui sont nombreuses, non pour une seule. Il a voulu que le lecteur sérieux y trouvât chaque fois un résumé de la vie politique de son propre pays et des pays étrangers, l'actualité médicale, le tableau de l'activité économique du globe; que l'artiste, le lettré, le musicien y puissent découvrir également des éclaircissements sur la question qui, à la minute même, les doit intéresser davantage; que le « colonial » et l'explorateur sachent qu'on est attentif à leurs efforts. Et tandis que la littérature pure n'est pas négligée — elle ne saurait l'être puisqu'elle passionne tous les esprits, même et surtout ceux de la jeunesse et des femmes, à condition que le talent n'exclue point la décence, — il a songé aussi que Paris étant une ville d'industrie intellectuelle, d'industrie où l'on fait de la valeur avec rien, ou plutôt avec l'unique matière cérébrale, la mode est l'une de ces industries et qu'il ne la fallait point négliger. Or, quand on voit les journaux et les revues illustrés de Vienne ou de Berlin, on pourrait avoir l'illusion attristante que la mode, la mode de demain, se fait en Allemagne ou en Autriche : c'est que les agents de ces pays viennent chez nous, traitent quelques mois d'avance avec nos grands maîtres de la couture et... vendent leurs dessins à des illustrateurs étrangers avant que les nôtres en aient eu connaissance. Cela ne se passera plus ainsi : le *Tout-Paris Magazine* a su y mettre ordre. Son premier numéro, qui sortira demain, et que par bonne fortune, nous avons pu voir, est plein et brillant; et puis, chose si rare, divers.

« J'aime mon pays, qui est la France, dit quelque part un personnage du *Député Leveau*, de Jules Lemaître. Mais n'est-ce pas bien légitime? Tout y arrive cent ans plus tôt qu'ailleurs. » Puisque tout se fait et se crée en France et à Paris, n'est-ce pas à Paris d'abord qu'on doit dire où et comment, dans le domaine des arts comme dans celui des lettres, comme dans celui des sciences, comme dans celui de l'invention, tout se fait et se crée? Le monde est « une ample comédie, aux cent actes divers ». Mais il est aussi un drame, il est aussi un laborieux atelier d'efforts et de beauté : *Tout-Paris Magazine* montrera tout cela. — *P. M.*

Le XXVIe congrès français de chirurgie

Audacieuse et heureuse dans ses audaces, la chirurgie de l'heure présente ne craint pas d'aborder, l'instrument tranchant à la main, les régions les plus délicates de notre anatomie profonde. Parmi ces appareils où son intervention est particulièrement difficile, il faut placer les parties terminales de notre intestin, abritées par la partie gauche du bassin osseux. Blessures, malformations congénitales, vices de position, inflammations y réclament souvent la main de l'opérateur et ces dernières font là une curieuse contre-partie à l'appendicite du côté opposé. Ces lésions, ces traumatismes, ces irrégularités naturelles graves, M. Patel (de Lyon) en a exposé au congrès le tableau complet. M. Pierre Duval (de Paris), dans un travail parallèle, a étudié en détail la technique minutieuse par quoi de pareilles tentatives de traitement peuvent aboutir à de définitifs succès. Après eux, de nombreux chirurgiens, parmi lesquels MM. Cesi (de Pise), Roux (de Lausanne), Doyen (de Paris), Bérard (de Lyon), ont exposé les enseignements que leur a fournis, sur ce point spécial, leur pratique personnelle. C'est toute une chirurgie renouvelée et compliquée dans le bon sens qu'ils nous ont appris à connaître, mais non entièrement nouvelle, car la première intervention de ce genre sur cette partie de l'intestin date déjà de soixante-dix ans, ayant été tentée et réussie en 1843 par Raybard (de Lyon).

L'appendicite, si voisine par nature, devait avoir sa place en cette séance. Aussi bien est-elle toujours, par sa fréquence, d'actualité. MM. Baudet, Dupuy de Frenelle, Walther en ont savamment disserté, tandis que MM. Cathelin, Chibret et d'autres faisaient une intéressante incursion dans le domaine des reins et des organes voisins. Au de-

FEUILLETON DU *Temps*
DU 10 OCTOBRE 1913 (28)

LA MUSIQUE

La situation de l'Opéra (suite). — Le répertoire moderne. — L'opéra-ballet. — Les ouvrages nouveaux. — Représentation à l'Académie nationale de musique des *Joyaux de la Madone*, drame lyrique en trois actes; paroles et musique de M. Wolf-Ferrari.

La formation d'un répertoire classique n'est pas tout : il faut encore considérer la formation d'un répertoire moderne, et rechercher quelle doit être avec les ouvrages nouveaux la conduite de l'Opéra. Cette conduite est difficile à définir. Parmi les personnes que notre confrère *Excelsior* a consultées dans son enquête, il s'est naturellement trouvé des gens de lettres qui ont abondamment parlé de ce qu'ils ne connaissent point. (Au dix-huitième siècle, Rousseau disait déjà que c'était aux musiciens de faire de la musique, mais qu'il n'appartenait d'en parler qu'aux seuls philosophes. Les « philosophes » n'ont pas changé depuis ce temps-là.) Ils ont proclamé que l'Opéra devait encourager les compositeurs français, exalter leur énergie créatrice, se tenir avec eux en affectueux contact. Ce sont des mots, et des mots vides de sens. Il est un fait certain : c'est que beaucoup de nos artistes ont cessé d'écrire des ouvrages qui conviennent à l'Académie nationale de musique; les meilleurs parce qu'ils refusent de soumettre leur inspiration à la poétique spéciale du lieu, parce qu'ils répugnent à l'emphase, à l'amplification, au grossissement qui sont imposés par l'édifice même, parce que leur idéal de l'art lyrique, leurs manières de penser, de sentir et de s'exprimer ont un caractère de profondeur ou de délicatesse qui ne peut s'accorder avec le caractère de la scène et de la salle; les autres, plus simplement, parce que la prévision de la mauvaise fortune qui attend les œuvres représentées à l'Opéra les détourne de risquer l'aventure et les pousse vers d'autres théâtres. Eh! sans doute quelques-uns persévèrent, soit qu'ils espèrent voir fléchir pour eux seuls la rigueur du destin, soit que, tout compte fait, ils acceptent de jouer une partie d'où leur nom peut tirer quelque prestige, si leur œuvre a peu de chances d'y trouver le succès. Mais ceux-là mêmes ne savent manifestement quelle forme dramatique et musicale adopter, qui s'accommode tant bien que mal aux proportions du bâtiment. Les uns travaillent intrépidement selon leur goût et leur inspiration; et leurs ouvrages se perdent dans l'immensité de l'Opéra. Les autres « écrivent pour l'Opéra », c'est-à-dire produisent des partitions qui, si elles n'appartiennent pas exactement au genre meyerbeerien, s'en approchent autant que possible, des partitions superficielles, emphatiques et gonflées, où l'on est avant tout occupé de « remplir le cadre » : elles n'ont pas meilleure fortune que les premières. Et l'on se demande quelle sorte d'ouvrages nouveaux, dont le désastre ne soit pas infaillible, peut bien représenter l'Académie nationale de musique.

Quelques musiciens, qui ne sont pas des moindres, entre autres M. Debussy et M. Albert Roussel, proposent avec plus ou moins de confiance une solution nouvelle. A l'enquête dont j'ai parlé tout à l'heure, M. Roussel répond en ces termes : « Je ne vois pas pourquoi l'on ne chercherait pas précisément à profiter de l'ampleur de cette scène, qui permet les grands mouvements de foule, les jeux de lumière, les décors somptueux, pour ressusciter l'opéra-ballet, et retrouver ainsi une forme de spectacle parfaitement appropriée à son cadre. Un spectacle où la richesse de la symphonie, la puissance des chœurs, le charme et la variété des danses, la magie des lumières tiendraient évidemment plus de place que le développement des caractères ou la profondeur de l'expression, mais qui n'en serait pas moins capable d'atteindre à une véritable beauté tragique. Nous avons en France assez de musiciens capables de créer ces spectacles-là, et l'Opéra dispose de toutes les ressources nécessaires pour les monter magnifiquement... » Et M. Debussy, d'une manière où il entre un peu plus de scepticisme et de détachement, suggère aussi la solution de l'opéra-ballet. Cette solution est assurément séduisante : elle ressusciterait, en la modifiant suivant le goût de notre temps, une des formes les plus nobles et les plus brillantes du théâtre musical, qui pendant plus d'un siècle a charmé nos ancêtres, et dont Lulli et Rameau nous ont laissé d'admirables modèles; elle renouerait la tradition de l'ancienne Académie royale de musique et de ses spectacles somptueux « dont le propre, disait La Bruyère, était de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement ». Tout cela serait à merveille. Mais cette façon de concevoir l'art lyrique n'est-elle pas bien éloignée de la nôtre? N'est-il pas à craindre que les musiciens qui entreprendront aujourd'hui de composer des opéras-ballets n'accomplissent une tâche aussi artificielle et aussi vaine que les honnêtes gens qui fabriquent des tragédies selon les formules du dix-septième siècle? Leurs opéras-ballets ne seront-ils pas, tout aussi bien que les opéras que l'on fait actuellement, produits par le dessein et la volonté de s'accorder avec l'édifice auquel ils sont destinés? Ne seront-ils pas, eux aussi, « écrits pour l'Opéra »? Et est-il possible qu'une œuvre soit vivante, lorsqu'elle est ainsi le produit d'un dessein concerté, lorsqu'elle a pour principal objet de s'adapter à des conditions matérielles et extérieures à elle-même, au lieu d'être une création spontanée de la pensée et de la sensibilité? On a d'assez fortes raisons d'en douter. Je sais bien qu'il suffirait d'un artiste original, concevant d'inspiration et de génie, et non pas comme une imitation et un renouvellement industrieux, une œuvre faite selon l'ordonnance de l'opéra-ballet, pour rendre la vie à cette forme d'autrefois. Souhaitons qu'un tel artiste paraisse. Mais en attendant qu'il soit venu, la difficulté d'écrire des ouvrages qui ne se noient pas dans le gouffre de l'Opéra demeure aussi grande que jamais.

Je ne suis d'ailleurs point du tout d'avis que le cahier des charges doive imposer à l'Opéra la représentation d'un grand nombre d'ouvrages nouveaux. Vous savez que nos théâtres subventionnés doivent représenter chaque année un nombre déterminé d'actes inédits. Bien loin de demander qu'on augmente pour l'Opéra le nombre de ces actes, je demanderais plutôt qu'on le diminuât. La musique française n'enfante pas annuellement une si grande quantité de bons ouvrages, et il n'est d'aucun intérêt de mettre à la scène une foule d'œuvres médiocres, pour ces deux seules raisons qu'elles sont nouvelles et françaises : l'une et l'autre raison ne valent rien. Il y a des années où l'on ne voit paraître aucune partition remarquable; et même les années de cette sorte sont de beaucoup les plus fréquentes. Il est déraisonnable d'obliger un théâtre à représenter en ces années-là tant d'actes nouveaux. Quelle est l'utilité des représentations de cette nature? D'encourager la production nationale? Mais la musique n'a rien de commun avec la culture des céréales ou l'élevage des bestiaux. Il ne sert à rien de stimuler les mauvais producteurs : ils ne sont que trop; le devoir est bien plutôt, suivant la parole de M. Degas, de décourager les beaux-arts. Et l'Opéra est de tous les théâtres celui à qui convient le moins l'obligation de représenter un grand nombre d'ouvrages inédits. D'abord parce que ces ouvrages étant ordinairement voués à un insuccès sans merci, leur représentation sur cette scène redoutable n'offre en vérité d'avantage pour personne, et que c'est prendre de la peine en pure perte. Ensuite parce que pour l'Opéra la perte, à cause des dimensions des décors, de la multitude des costumes, et de l'énormité des frais de toute sorte, est toujours extrêmement lourde. Cependant, comme les directeurs de théâtre, quels qu'ils soient, ont un goût naturel pour l'indolence, et que, s'ils étaient laissés libres d'agir à leur gré, ils ne monteraient peut-être jamais d'ouvrages nouveaux, il est bon que le cahier des charges leur en fasse une loi. Mais il serait bon que cette loi ne fût pas trop pesante, et n'eût pas trop de rigueur. Et il faudrait que la direction, lorsqu'elle le jugerait à propos, eût le droit de remplacer, dans le total des actes qu'elle doit à l'Etat, la représentation d'un ouvrage nouveau par l'introduction d'un chef-d'œuvre classique dans le répertoire. Ce serait tout profit pour l'Opéra, pour le public, pour l'éducation du goût, et pour la musique elle-même... Il me reste à examiner les rapports de l'administration de l'Opéra avec le personnel qu'il emploie, et à étudier les modifications qu'on y peut apporter, dans l'intérêt du théâtre et dans celui de l'art musical. Je le ferai dans mon prochain feuilleton.

Le drame lyrique qui a pour titre les *Joyaux de la Madone* devait être représenté au printemps dernier. Des incidents divers en ont retardé l'apparition jusqu'à cet automne. Si le retard eût été indéfini, nous n'y aurions rien perdu. La pièce se passe à Naples, parmi les lazzaroni et les camorristes, le jour de la fête de la Madone. Gennaro, honnête forgeron, aime Maliella, qui n'a point souci de lui. Mais elle est sensible aux grâces du beau Raphaël, chef de la Camorra, qui s'est épris d'elle, et lui a offert de voler, pour lui en faire don, les joyaux de la Madone. Le soir venu, Gennaro essaye une fois encore de toucher le cœur de Maliella; mais elle se moque de lui; elle en aime un autre, celui qui pour elle dépouillerait la Vierge même. Gennaro, fou de désespoir, pénètre dans l'église déserte, dérobe les joyaux et les apporte à Maliella. Celle-ci, éperdue et émerveillée, se pare des pierreries étincelantes, et quand Gennaro veut la prendre, elle ne lui résiste plus... Son abandon n'a été que l'ivresse d'un moment. Elle exècre Gennaro, et pour le fuir va jusque dans le repaire des camorristes implorer la protection de Raphaël; mais lorsque celui-ci apprend qu'elle a appartenu à Gennaro, il la repousse. Et voici Gennaro poursuivant Maliella. Saisie de fureur à sa vue, elle lui crie sa haine; elle arrache les joyaux qu'elle porte sous son châle et les jette à terre. Les camorristes, bandits qui vénèrent la Madone, sont frappés d'une pieuse horreur et maudissent Maliella, qui court se jeter à la mer. Puis ils laissent Gennaro seul dans leur caverne. Et Gennaro, halluciné, se tue devant l'image de la Vierge... Cette histoire d'apaches napolitains est une chose bien vulgaire, bien médiocre et bien laide. Et ces trois qualités sont aussi celles de la musique. Laide et vulgaire, elle l'est autant qu'il est possible; autant que celle de M. Leoncavallo ou de M. Puccini dans leurs plus mauvais jours. Mais en même temps sa médiocrité est telle, qu'elle n'a pas même les avantages de sa vulgarité; on n'y trouve rien qui porte coup, comme dans les *Paillasses* ou dans la *Tosca;* on n'y trouve pas une de ces mélodies brutales, qui ont fait le succès populacier des opéras véristes; elle ne contient pas une idée mélodique, pas la poussière d'une idée, pas l'apparence, pas l'ombre : rien. Il est extraordinaire d'unir tant de trivialité à tant d'insignifiance. Cette pauvre partition est bien interprétée. Mme Andrée Vally, qui fait ses débuts à l'Opéra, représente le personnage de Maliella avec grâce et vivacité. M. Marcoux prête au camorriste Raphaël un aspect, une allure, des gestes, un accent pittoresques et divertissants. M. Campagnola, qui figure le forgeron Gennaro, a une fort jolie voix. M. Rabaud dirige l'orchestre avec sa sûreté accoutumée. Et M. Stuart a dressé la mise en scène avec une couleur et une animation fort plaisantes.

PIERRE LALO.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France